



I D É E S

Merveilleuse intelligence...

Selon l'essayiste Elisabeth Dufourcq, *Homo sapiens* est encore loin d'avoir perdu la partie face aux robots.

Propos recueillis par Claire Chartier

Ancienne secrétaire d'Etat à la Recherche et membre de l'Académie des sciences d'outre-mer, Elisabeth Dufourcq vient de publier *L'Esprit d'invention. Le jeu et les pouvoirs* (Odile Jacob), dans lequel elle retrace, d'âge en âge, les grandes découvertes dues au génie humain.

L'Express En quoi comprendre l'origine des inventions peut-il nous être utile aujourd'hui ?

Elisabeth Dufourcq Cela nous oblige à « commencer par le commencement », à employer le « nous », qui est planétairement fédérateur. Trop souvent, on analyse les enjeux des technologies en termes d'applications. On oublie en quoi ils sont le fruit de notre intelligence. Prenez la « mémoire vive » de nos ordinateurs. Elle n'est pas une mémoire vivante, mais une forme de stockage qui peut devenir une congélation massive de données au sein de fermes informatiques. Elle peut noyer ou inhiber des intuitions vivantes.

► Pour quelle raison ?

E. D. On « se repose » sur une mémoire numérique et on néglige ce qui n'est ni codé ni performant. La mémoire humaine, elle, ne stocke pas de façon uniforme. Parfois, elle s'obstine ou surprend en créant des liaisons que la machine n'aurait pu inventer. Mon smartphone est une prothèse. Quand j'ai besoin d'une précision, je clique. Mais ma pensée va plus loin. Elle est liée à mon insatisfaction, à mon affectivité, etc. Dans mon livre, je parle du « saut de l'ange » : tout à coup, le penseur fait un bond et casse la coquille de sphères périmées.

► L'impérialisme de la machine ne s'imposerait donc pas inéluctablement ?

E. D. Le danger serait que l'écran nous transforme en tableau Excel muni d'un clic oui/non ! Si nous le laissons commander, il nous accoutume à penser de façon binaire, en fonction de critères de performance. Comme dans un problème euclidien, il ne traite

jamais que du problème posé. Or le défi humain est toujours hors norme. Il s'agit donc d'utiliser le robot sans devenir robot.

Il faut donc redonner du prix à l'humain ?

E. D. Oui, nous devons revaloriser cette sympathie entre les individus, cet « entre-deux » fait de poésie et de controverses. Je ne dis pas qu'il faut se passer de la machine, mais nous devons refuser les « quiz » stupidement synthétiques. Rien n'est plus libérateur que d'admirer l'intelligence du vivant autre que nous, celle des plantes et des animaux.

Pourquoi n'aimez-vous pas l'expression « intelligence artificielle » ?

E. D. Si précieux soit-il, l'artificiel ne sera jamais intelligent. Certes, tout ce qui est mécanique et calculable dans notre corps et notre esprit peut être remplacé par une prothèse augmentée. Mais ce n'est là qu'un outil. Lorsque je vous parle, je sais que vous n'êtes pas un répondeur qui m'oriente mécaniquement. La surprise demeure par vos questions et vous admettez mes surprises.

A quoi attribuez-vous nos retards en matière d'intelligence artificielle ?

E. D. A notre corporatisme. Dans les années 1990-2000, d'excellents ingénieurs bâtissaient des programmes de façon linéaire : on creuse, on construit, on transmet, mais en partant d'un point pour arriver à un autre. En Californie, les inventeurs de Google ou de Facebook ont eu l'esprit joueur. Et les choses se sont passées non seulement à la vitesse de la lumière mais, selon la nature de celle-ci, en gerbes d'ondes. Elles ont dépassé les limites de l'impensable. Nous, Français, sommes des gens à idées, des « *starters* », mais pas encore des développeurs. Chez nous, ceux qui sont les plus libres sont les mathématiciens, tels que Cédric Villani ou Alain Connes. Ils établissent des liaisons avec la poésie. Les entendre, c'est vivre en avance le thriller de notre avenir commun.



Confiante « La mémoire humaine crée des liaisons que la machine n'aurait pu inventer. »